



Enfance Violence Exil

par Catherine MILKOVITCH-RIOUX et Nelly CHABROL GAGNE
CELIS, Université Blaise Pascal de Clermont-Ferrand

Colloque international

[Enfants en temps de guerre et littératures de jeunesse \(20-21^e siècles\)](#)

Co-organisé par la Bibliothèque Nationale de France et l'Université Blaise Pascal de Clermont-Ferrand/Centre de Recherches sur les Littératures et la Sociopoétiques (CELIS)

Avec la collaboration de l'Université de Paris-Nord 13 (Villetaneuse) et de l'Association française de recherche sur les livres et objets culturels de l'enfance (AFRELOCE)

Judi 18 octobre 2012 – BnF

Vendredi 19 octobre 2012 – Université de Paris-Nord 13 (Villetaneuse)

Programme ANR Enfance Violence Exil

enfance-violence-exil.net

Les enfants cachés pendant la Deuxième Guerre mondiale à travers les témoignages

Régine Lilensten/ Sosziewicz

Auteur de livres pour enfants

À la toute fin des années 80, dirigeant la maison d'édition pour la jeunesse que j'ai créée, je suis avec quelques confrères lors d'une manifestation professionnelle, et la discussion pendant le repas porte sur les années d'enfance de mes confrères - nous sommes à peu près du même âge- et notamment sur les travaux des champs de l'époque, auxquels ils ont participé, en les comparant à l'actualité agricole.

J'interviens alors sur le sujet en faisant part de ma propre expérience. Et mes confrères, m'écoutent, étonnés, ne pouvant faire le lien, me concernant, avec une connaissance approfondie des travaux agricoles, auxquels rien ne semblait me relier.

J'explique alors que j'étais une enfant cachée pendant la guerre, placée chez des cultivateurs en Haute-Saône, ayant à ce titre participé à la vie du hameau.

L'un de mes confrères¹ intéressé, me demande alors si j'accepterais de raconter ma vie pendant la guerre, pour être publiée sous forme de document dans une collection de poche destinée aux jeunes de 8 à 13 ans.

Je n'avais jamais pensé écrire cette partie de mon enfance, pourtant si présente en moi, mais qui semblait loin des drames vécus par des membres de ma famille, à peine évoqués comme si le rappel de l'horreur faisait encore peur d'être prononcés.

J'ai cependant accepté, mes enfants m'y encourageant.

¹ François Faucher, directeur de la collection des albums du Père Castor-Flammarion-Ouvrage publié en 1989 sous le titre « les étoiles cachées » Prix des jeunes lecteurs en 1990



Et j'ai compris ce que tout éducateur sait évidemment : l'expérience vécue pendant l'âge de formation et d'ouverture au monde, c'est-à-dire entre 8 et 14 ans, est gravée, et formatrice pour le restant de la vie. Et j'ai entrepris l'écriture de cette histoire.

Mes parents, juifs polonais, se sont rencontrés et à sa demande de mariage, mon père s'est entendu répondre « oui, je veux bien me marier avec toi à condition que ce soit à Paris, en France ».

Ma mère, grande lectrice, avait aimé et admiré Victor Hugo, Balzac, et la France, pays des droits de l'homme, et donc Paris Ville Lumière, lui semblait le seul lieu où vivre.

Et puis la Pologne, les pogroms, les difficultés économiques pour les juifs des petites villes, tout cela poussait les jeunes vers d'autres lieux.

Mes parents se sont installés à Paris en 1929, je suis née à Paris en 1931. L'existence se déroulait dans l'atelier, installé dans le quartier parisien de la Bastille, au milieu des vêtements que mes parents coupaient, cousaient, et livraient dans de grandes bâches noires au patron qui les vendait.

Les années 30 étaient gaies. L'appartement, mixte, à la fois logement et atelier abritait mes parents, ma sœur cadette et moi, mes oncles et tantes et ma cousine.

L'atelier, dans lequel le poste de TSF marche en permanence est plein du bruit des machines à coudre, et de l'odeur de la pattemouille sur la table de repassage (la presse), et des femmes chantant en cousant les finitions et boutons sur les vêtements.

« Heureux comme Dieu en France », disait ma mère en Yiddish. Le Yiddish est ma langue maternelle.

Et le dimanche, en habits du « dimanche », promenade sur les grands boulevards. Tu te rends compte, disait mon père, on se promène librement, on va dans les terrasses de café, on est LIBRE !

Dès les années 38, l'atmosphère a commencé à changer, mes parents entendaient Hitler vociférer dans le « poste ». Et en 1939, la peur s'installait.

Mais en 1939, j'ai 8 ans, des patins à roulettes, et je suis heureuse en me confrontant avec mon copain Simon dans des parties frénétiques de patins à qui irait le plus vite sur la chaussée entourant le jardin de la Place de Vosges proche.

Au mois d'août se précise l'attente effrayée pour mes parents. Et s'il y a la guerre ?, dit ma mère. Ne t'inquiète pas répond mon père, les français ont la « ligne Maginot », et empêcheront les allemands d'arriver ici.

Le 3 septembre 1939, dès la déclaration officielle de la guerre, mon père, Maurice, 33 ans, et son frère, Gaston, 31 ans, se rendent aussitôt à la caserne de Reuilly, et s'engagent dans le régiment des « engagés volontaires juifs apatrides ». Il faut se battre contre les « nazis », dit mon père.

Ils reviennent pour embrasser femmes et enfants, et quittent l'appartement-atelier au milieu des peurs et de l'incertitude pour l'avenir.

Alors, le silence s'installe dans l'atelier, fermé. Les femmes, mère et tante vont travailler à l'extérieur, mais j'aime, dans les soirées d'automne, faire mes devoirs sur l'une des tables de l'atelier éclairée par les lampes coulissantes que je monte ou descend.

L'année 40 montre que la guerre est bien là. Mon père nous écrit qu'il est prisonnier dans le camps (on dit stalag 7A) à côté de Munich en Allemagne, et nous pouvons lui écrire, seulement sur des cartes postales qui seront toutes lues et contrôlées.

Au mois de juin, le maréchal Pétain qui dirige la France annonce Paris « ville ouverte », et nous entendons, et voyons, nous sommes près des boulevards, le premier grand défilé des troupes allemandes. Tassées l'une contre l'autre, serrant les enfants, les femmes pleurent. Quel malheur dit ma tante. Tais-toi dit ma mère, n'effraie pas les filles.

Et alors, très vite nous apprenons que des mesures spéciales se mettent en place concernant les juifs. Le 3 octobre 1940, nous devons nous rendre au commissariat du quartier pour nous faire recenser comme juives.

Puis arrivent les premiers tickets d'alimentation, et donc la pénurie s'installe,



Le 22 octobre nous devons présenter nos papiers d'identité sur lesquels est tamponnée à l'encre rouge indélébile et en gros caractères le mot : JUIVE

Dès l'année 41, la peur, permanente, s'installe. Mes mère et tante apprennent les arrestations de juifs. Des rafles ont lieu dans la rue, dans le métro. Il nous est interdit à ma cousine, ma sœur et moi de rester dans la rue, et surtout, surtout de ne pas nous approcher des soldats allemands, qui offrent des bonbons, et surtout de ne pas lever les yeux sur les agents de police. Et petit à petit d'autres mesures, nous reléguant petit à petit :

- Le 22 juillet : confiscation des biens juifs
- Le 13 août, nous devons rendre au commissariat le poste de TSF, et il est interdit d'avoir un téléphone.

- En septembre 41, grande exposition à Paris, au cinéma Rex sur les boulevards, que nous aimions tant, « le juif et la France » avec une grande affiche montrant un juif au nez crochu et hideux. Nous n'osions de toute façon plus nous promener sur les boulevards.

- Et puis les humiliations : le lunettier Lissac annonçant en vitrine : Lissac n'est pas Isaac !, les cafés Dupont interdisant l'entrée aux juifs...

Mais nous continuons à aller à l'école. L'école, la joie, le travail, apprendre, les amies de récréation, la belle et seule vie que j'aime.

Et l'année 42 aggrave encore la condition des juifs à Paris :

- En février, couvre-feu pour les juifs entre 20h et 6h du matin
- Le 29 mai, obligation de coudre et porter bien apparente l'étoile jaune marquée : juif, sur tous les vêtements. Etoile donnée en échange d'un ticket et cousue par une mère et une tante en pleurs.
- Le 12 juillet, interdiction aux juifs d'aller dans salles de spectacle, les cinémas, les squares, obligation de faire les courses seulement entre 15h et 16h, et de prendre exclusivement le dernier wagon dans le métro.

Les 16 et 17 juillet, grande rafle. Les policiers dans la cage d'escalier, disent à nos voisins : Préparez une valise et nous reviendront vous chercher dans une heure- Ces policiers, nous l'avons compris ensuite- leur offraient une chance de s'échapper, et ont été étonnés de les voir au retour. Mais où seraient-ils allés ?

Quant à ma mère, ma sœur ma tante et ma cousine, nous suivons les policiers jusqu'à la cour de l'école de la Rue Geoffroy l'Asnier, où sont entassées des centaines de familles avec bagages, et après un contrôle d'identité, les fonctionnaires nous disent, « partez vite, vous êtes femmes de prisonniers et n'êtes pas concernées ».

Nous courons, fermement tenues par ma mère tremblante, vers l'appartement.

Nous sommes perdues dit ma tante, Ah si nous avions été en Amérique ...

Dès ce moment nous n'allons plus à l'école et sortons de moins en moins. Mère et tante travaillent en se partageant l'heure des courses.

Cette année 42 a vu le frère de ma mère emmené et déporté sans retour, son fils, mon cousin Marcel 16 ans, avait essayé de fuir, mais rattrapé, a été également déporté sans retour.

Nous n'avions nulle part où aller.

En février 43, ma mère revient du travail très tôt et avec ma tante et l'une de nos voisines se rassemblent dans l'atelier vide.

Attention, dit la voisine, on dit qu'il y aura une grande rafle cette nuit. Oui, on sait dit ma mère, et nous décidons de nous coucher dans nos vêtements, les femmes avec leurs sacs, argent et papiers avec elles. Dans la nuit, des coups violents à la porte. Nous avons la chance d'habiter dans un logement bourgeois avec un escalier principal et un escalier de service. Nous fuyons aussitôt dans l'escalier de service et nous enfermons à cinq, ma mère, ma tante (ma cousine absente déjà hébergée à la campagne) ma sœur, notre voisine et moi, dans les cabinets du dernier étage.

Nous entendons les coups donnés dans l'appartement par des policiers à notre recherche, mais la concierge n'a rien dit ni signalé les cabinets. Au petit matin, nous sortons, nous ne pouvons entrer dans



l'appartement les scellés ayant été posés sur la porte. Ma mère sonne chez des voisins, suppliant qu'on prenne au moins les enfants, les femmes se débrouilleront seules.

Les voisins appellent une de leurs amies.

Cette femme doit prendre le train pour se rendre en Haute-Saône chez des parents.

Venez, dit-elle à ma sœur et moi. Nous prenons le train à la gare de l'Est. Ma mère me dit : tu es grande maintenant veille sur ta sœur, et nous nous retrouverons. La dame qui nous accompagne nous dit : vous êtes mes nièces, dormez ou faites semblant, et surtout ne parlez à personne.

Après l'arrivée à Vesoul, nous prenons un autocar qui nous amène dans un petit village où nous attend une carriole attelée et un homme avec une casquette, dit à l'accompagnatrice, alors voilà les parisiennes ? T'inquiète pas je sais où les mettre. Et hébétées, fatiguées, craintives, ne sachant comment nous sommes arrivées là, nous sommes déposées chez un vieux couple le père et la mère Berthier.

L'homme à casquette, qui s'est présenté comme le Maire du village, nous dit, alors, les parisiennes, vous êtes de réfugiées, vos parents sont belges, c'est ça ?

Sans réponse, nous sommes à peine conscientes du lieu et nous affalons dans un grand lit.

Demain sera un autre jour.

Nous découvrons le lendemain, dans la grisaille, la maisonnette dans laquelle nous allons vivre. Sans lumière électrique, sans eau courante, puisée dans un puits dans la cour, sans toilettes, mais chez une « mère » Berthier comme il faut l'appeler, si douce, plus craintive que nous car elle ne sait pas lire et respecte les « parisiennes ».

Nous ne parlons guère mais allons enfin à l'école à classe unique du village, le maître d'école, à l'ancienne, complet veston, gilet et cravate, tente de faire la classe à ces enfants, une vingtaine de tous âges réunis, et pour certains préparant le certificat d'études.

Mais la « Mère » est malade et à notre grande douleur, meurt peu de temps après notre arrivée, et nous sommes alors placées deux kilomètres plus loin encore de « nulle part » comme nous le pensons dans un tout petit hameau de trois fermes.

Je suis placée dans l'une des fermes, chez le père et la mère Hézard, avec leur fils Henri qu'il faut appeler l'Henri. Toi, c'est la Régine dit la Mère, et toi c'est la Marcelle ta sœur ?

Tu restes ici, tu aideras à la ferme et ta sœur ira aider la voisine à tricoter et faire des confitures. Je refuse, mais je dois m'incliner.

Et nous continuons de faire les deux kilomètres aller et retour pour rejoindre à l'école, nous blessant dans les sabots avant de nous habituer à courir avec.

C'est ainsi que je participe à tous les travaux des champs m'occupant des bêtes, vaches à garder, donner à manger aux poules et autres volatiles, ramasser les œufs, cueillir le pissenlit, faire la soupe, laver la vaisselle dans l'eau puisée dans un seau, et la frotter avec la cendre de la cuisinière.

Puis aider à battre le beurre dans la baratte, participer à tenir les agneaux tondus dès les beaux jours, laver la laine et la carder pour retirer les saletés avant de pouvoir la filer et la tricoter.

Allumer la lampe à pétrole, se dépouiller le soir sur un papier avec le peigne fin, des poux que ma sœur et moi avions en permanence.

Accompagner le père Hézard voir le voisin qui a un alambic dans lequel il fabrique de l'alcool de prune clandestinement.

J'ai accompli tous ces travaux sans déplaisir, les journées passaient vite, coucher et lever avec le soleil, pas de radio, ni aucune autre attraction. Ma sœur proche tous les soirs pour les devoirs.

Et l'étable ouverte sur la petite chambre dans laquelle couchait toute la famille sentait bon, et chauffait l'endroit.

Les veillées en hiver, les femmes cassant des noix et tricotant, les hommes jouant aux cartes, la pièce à peine éclairée.



L'hiver rude, le cochon égorgé au milieu de cris terribles. Le sang dans la bassine, dans laquelle la mère ajoutait du vinaigre : touille, touille, me disait-elle faut pas que ça coagule, et le lavage des boyaux dans lesquels on ferait des saucisses et du boudin.

La conservation de la viande dans un énorme tonneau : couche de viande, couche de gros sel jusqu'à ras bord.

Enfin le printemps, un peu de chaleur, les premières fenaisons, la naissance d'une minuscule brebis à laquelle je donnais le biberon la mère ne pouvant la nourrir.

Et puis les moissons, le glanage en s'écorchant les chevilles dans les pailles encore hautes après le passage de la moissonneuse, les gerbes au milieu des innombrables mouches, le battage du blé, un peu au fléau et beaucoup avec la machine, qui passait de village en village.

Dès l'automne les vendanges, le dos courbé toute la journée, les doigts écorchés pour couper les grappes, le foulage fait par les jeunes hommes...

J'ai participé à toute cette vie de la « campagne » de l'époque. J'y ai appris les saisons, l'odeur des foins, de la fumée de l'âtre, et j'y ai vu la lune, sans les lumières de la ville, comme on ne la voit jamais à Paris.

Et puis la messe le dimanche, dont ma sœur et moi avons appris très vite le rituel, et que nous aimions, comme un spectacle dans lequel, avec joie, nous chantions les ave maria et notre père et les credo, tellement étrangers à notre identité, et puis le baptême imposé par un curé qui avait appris que nous n'avions pas été baptisées...

À la fin de 1944, Paris libéré, ma mère après recherche nous ayant découvertes en Haute-Saône a réussi à prendre un train, et est arrivée en milieu de journée dans la carriole du Maire, devant la maison des Hézard. Une grande dame blonde, élégante, avec des chaussures à hautes semelles compensées. Régine, Marcelle, venez, ... Nous avons à peine reconnu notre mère, si brune avant. Et en pleurant, nous nous sommes précipitées.

Enfin, enfin.

Le Maire a dit à la Mère Hézard, Tu dois les laisser partir car elles ont le train à reprendre qui n'attendra pas. Il y en a très peu.

Et très vite, ma mère distribuant des foulards parisiens aux fermières présentes, merci, merci disait-elle sans s'arrêter que Dieu vous bénisse, vous avez sauvé mes filles, vite, vite il faut partir, et presque affolées, nous avons repris la carriole du Maire, bousculées dans le train du retour, et enfin l'appartement retrouvé à côté de la Bastille, vide entièrement.

Des matelas donnés par la mairie, une table et des chaises, et la vie parisienne a repris.

Mon père est revenu de captivité en mai 1945, l'atelier a rouvert, j'ai repris à 14 ans quelques études, rencontré le jeune homme devenu mon mari, travaillé dans la passion de ma vie, la lecture, l'écriture, l'édition, deux enfants, quatre petits- enfants, et voilà...

Je ne sais quel enseignement tirer de tout cela, mais je sais que cela a définitivement changé ma perception de la vie et m'a sans doute rendue plus forte. Qui sait ? Il y aurait encore tant de choses à dire !

Malgré notre peur, notre fuite, je suis lucide et ne compare pas cette petite tranche de ma vie à la plus grande horreur qu'a représentée la déportation, et la Shoah dont nous avons appris et mesuré peu à peu la terrible réalité.